

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Ne vous mettez point souci en tête, monsieur l'abbé, répliqua la vieille Madeleine, M. Raymond aura son lit et se couchera... il doit en avoir un fameux besoin... Faites vos affaires... Tout ira bien ici...

Nous savons déjà que le vicaire de Saint-Ambroise avait un cœur d'or.

Il ne pouvait penser au voyage qu'il allait faire au château de Fenestranges sans penser en même temps à sa cousine Henriette Rollin.

Si son oncle l'appelait auprès de lui avec tant d'insistance, dans la situation désespérée où il se trouvait et sur laquelle il ne pouvait se faire illusion, c'est qu'il voulait, — sans le moindre doute, — le consulter, ainsi que cela lui était arrivé déjà, au sujet des dispositions testamentaires réglant l'emploi de sa fortune après lui.

La position était délicate.

La conscience rigide du jeune prêtre lui défendait de faire un mystère de son voyage à sa cousine Henriette, héritière naturelle du comte au même titre que lui.

—Je dois prévenir Henriette, se disait-il, et je la prévendrai, il le faut ! Je verrai son mari... Je désirerais qu'il pût venir avec moi en Lorraine...

C'est donc chez Gilbert Rollin, son cousin par alliance, que le vicaire de Saint-Ambroise allait se rendre en quittant la rue Popincourt.

Avant de pénétrer dans le vif de notre action, et pour que rien ne semble obscur à nos lecteurs, nous devons leur donner quelques explications relatives à la famille d'Areynes.

Nous allons le faire aussi brièvement que possible.

Le comte Emmanuel, le châtelain de Fenestranges, avait eu deux frères, André d'Areynes et Gustave d'Areynes.

André était le père de Raoul, devenu vicaire de Saint-Ambroise.

Henriette Rollin était la fille de Gustave.

Seul Emmanuel, l'aîné des trois frères, n'avait point voulu se marier.

A l'âge de cinq ans Raoul perdit son père.

Le comte Emmanuel fut nommé tuteur de l'orphelin.

Il éleva l'enfant en l'entourant d'une immense tendresse, et il en fit l'homme dont nous avons de notre mieux tracé le portrait physique et moral.

A sa majorité, Raoul fut mis en possession de la fortune laissée par son père et administrée par son tuteur, une fortune d'environ quatre cent mille francs dont le jeune prêtre appliquait presque intégralement les revenus à des œuvres de charité.

Après André d'Areynes, Gustave mourut ruiné aux trois quarts par des spéculations maladroites, laissant une veuve et une petite fille à peine âgée de deux ans, Henriette qui devait devenir madame Rollin.

La veuve de Gustave d'Areynes ne survécut que deux ans à son mari.

Nommé tuteur d'Henriette comme il avait été tuteur de Raoul, le comte Emmanuel réunit les deux enfants auprès de lui.

A cette époque il habitait à Paris pendant l'hiver, rue de Vaugirard, un hôtel dont il était propriétaire... l'héritage d'un parent éloigné l'avait rendu très riche.

Raoul avait cinq ans de plus que sa cousine. Celle-ci devenait une enfant charmante, puis une belle et gracieuse jeune fille, qui fut confiée à la directrice de l'un des meilleurs pensionnats de Paris, tandis que son cousin faisait ses études dans l'établissement de la rue des Postes.

Poussé vers l'état ecclésiastique par une irrésistible vocation que d'ailleurs Emmanuel d'Areynes ne chercha point à combattre, Raoul, ordonné prêtre à vingt deux ans, fut obligé de quitter Paris.

A Cette époque le comte demanda à sa nièce si elle désirait venir immédiatement chez lui.

Elle répondit qu'elle préférerait rester encore en pension.

L'existence isolée auprès d'un homme qui n'était plus jeune et n'avait jamais aimé les plaisirs mondains lui semblait devoir être mortellement triste. — Mieux valait rester au milieu de ses amies.

Cependant, quand la jeune fille atteignit sa dix-neuvième année, il lui fallut, malgré son chagrin, quitter ce pensionnat où elle se trouvait parfaitement heureuse.

Raoul d'Areynes venait d'être nommé vicaire à Nancy.

Le comte, afin de se rapprocher de lui, prit le parti d'abandonner, même en hiver, son hôtel de la rue de Vaugirard, et de se fixer d'une façon définitive à Fenestranges, où Raoul venait souvent passer une journée auprès de lui.

Trois ans plus tard, au grand chagrin de son oncle, le jeune prêtre dut s'éloigner de Nancy. On l'appelait à Paris pour y remplir les fonctions de premier vicaire de l'église Saint-Ambroise.

Henriette atteignait à cette époque sa vingt-deuxième année ; elle était d'une beauté sinon régulièrement parfaite du moins séduisante et capiteuse au plus haut point.

Le comte se disait que, l'âge arrivant, il devait songer à assurer par un bon mariage l'avenir de sa nièce, en lui donnant un appui solide pour le jour où il viendrait à lui manquer.

Henriette admettait parfaitement le mariage, mais elle était romanesque au plus haut point.

—Je n'accepterai jamais disait-elle un mari que je n'aimerai pas d'amour !

Le comte lui proposa quelques jeunes gentilshommes lorrains des environs, reçus au château et qui tous, subissaient le charme d'Henriette et n'auraient demandé qu'à la prendre pour femme.

La jeune fille accueillit ses propositions fort acceptables cependant par une moue dédaigneuse.

Elle n'aimait pas, et elle voulait absolument s'offrir le luxe d'une grande passion, une passion comme elle en avait vu dans les romans dévorés en cachette au pensionnat.

—Que le diable emporte les petites filles avec leurs idées saugrenues ! se disait parfois le comte en frappant du pied. Avant que l'idéal d'Henriette se soit présenté, elle aura le temps de coiffer sainte Catherine !

Cependant comme il aimait tendrement sa nièce il gardait ses réflexions pour lui, et il attendait que ce cœur virginal décidât à parler.

On était au commencement de l'année 1871

Le vicaire de Saint-Ambroise avait conseillé à son oncle de venir passer un hiver à Paris et d'y voir beaucoup de monde, afin de trouver le mari rêvé par sa cousine.

—Il a raison... pensa le comte et, quittant Fenestranges, il se réinstalla dans son hôtel de la rue de Vaugirard.

Les salons fermés depuis quatre ans, qui d'ailleurs n'avaient jamais été qu'entr'ouverts, s'ouvrirent au grand large.

M. d'Areynes donna des diners, des soirées, reçut de nombreux jeunes gens, et l'oiseau rare qui devait produire sur le cœur d'Henriette une impression profonde y fut amené par un des vieux amis du comte.

Cet oiseau rare était un jeune homme d'une trentaine d'années, très joli garçon, d'une élégance superlative et de manières ultra-correctes.

Il se nommait Gilbert Rollin, il appartenait à une excellente famille de la haute bourgeoisie, mais son apparence séduisante était absolument trompeuse et ce brillant vernis couvrait en réalité le plus triste sire qui fût au monde.

Libertin, paresseux et joueur, Gilbert Rollin avait fait un peu tous les métiers sans jamais réussir à quoi que ce fût.

Après avoir dû quitter, pour cause d'inexactitude incorrigible, l'emploi qu'il occupait au ministère de l'intérieur, il avait été tour à tour reporter, commis d'agent de change, coulisier, sportsman, et il s'était enfin lancé dans des entreprises industrielles où il avait laissé les derniers débris d'une fortune de trois cent mille francs, héritage de son père, avocat distingué à la Cour de cassation.

Au moment où un ami de M. d'Areynes, abusé sur le compte de Gilbert, le présentait à l'hôtel de la rue de Vaugirard, le jeune homme vivait d'expédients dont le plus honorable était de gagner péniblement chaque soir la matérielle du lendemain dans ces tripots mal famés qu'on appelle les cercles ouverts.

Malgré tout, les apparences demeuraient séduisantes, la façade restait intacte.

Profitant des bonnes relations gardées par lui avec un certain nombre des vieux amis de son père, Gilbert allait de temps en temps dans le monde select où il espérait trouver l'occasion de se remettre à flot en tournant la tête à une héritière et en épousant une grosse dot